

Faut-il satisfaire tous ses désirs pour être heureux ?

Philosophie - Terminale

1

Analyse du sujet

1. Définissez les principaux termes du sujet ? Quelle contradiction majeure apparaît-elle alors ?
2. Tentez d'envisager rapidement les IMPLICATIONS des deux réponses OUI / NON : "Si je réponds oui, alors ..." / "Si je réponds non alors..." Quelles sont les conséquences et les problèmes que pose chacune de ces réponses ?

2

Les références

Voici trois textes. Comment chacun de ces textes permet-il de répondre au sujet ? Quelle conception du bonheur défend-il ?



PLATON – *Gorgias* (IV^e s. Av; J.C.)

CALLICLES : Écoute, Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu'on veut, **demeurent dans l'impunité**, ils font la vertu et le bonheur ! Tout le reste, ce ne sont que des manières, des conventions, faites par les hommes, à l'encontre de la nature. Rien que des paroles en l'air, qui ne valent rien !

SOCRATE : Ce n'est pas sans noblesse, Calliclès, que tu as exposé ton point de vue, tu as parlé franchement. Toi, en effet, tu viens de dire clairement ce que les autres pensent et ne veulent pas dire. Je te demande donc de ne céder à rien, en aucun cas ! Comme cela, le genre de vie qu'on doit avoir paraîtra tout à fait évident. Alors, explique-moi : tu dis que, **si l'on veut vivre tel qu'on est, il ne faut pas réprimer ses passions, aussi grandes soient-elles, mais se tenir prêt à les assouvir par tous les moyens**. Est-ce bien en cela que la vertu consiste ?

CALLICLES : Oui, je l'affirme, c'est cela la vertu !

SOCRATE : Il est donc inexact de dire que les hommes qui n'ont besoin de rien sont heureux.

CALLICLES : Oui, parce que, si c'était le cas, les pierres et même les cadavres seraient tout à fait heureux !



ÉPICURE – *Lettre à Ménécée* (III^e s. Av; J.C.)

Il faut se rendre compte que parmi nos désirs les uns sont naturels, les autres vains, et que, parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires et les autres naturels seulement. Parmi les désirs nécessaires, les uns sont nécessaires pour le bonheur, les autres pour la tranquillité du corps, les autres pour la vie même. Et en effet une théorie non erronée des désirs doit rapporter tout choix et toute aversion à **la santé du corps et à l'ataraxie** [tranquillité, absence de troubles] **de l'âme, puisque c'est là la perfection même de la vie heureuse**. Car nous faisons tout afin d'éviter la douleur physique et le trouble de l'âme. Lorsqu'une fois nous y avons réussi, toute l'agitation de l'âme tombe, l'être vivant n'ayant plus à s'acheminer vers quelque chose qui lui manque, ni à chercher autre chose pour parfaire le bien-être de l'âme et celui du corps. [...]

Quand donc nous disons que le plaisir est le but de la vie, nous ne parlons pas des plaisirs de l'homme déréglé, ni de ceux qui consistent dans les jouissances matérielles, ainsi que l'écrivent des gens qui ignorent notre doctrine, ou qui la combattent et la prennent dans un mauvais sens. Le plaisir dont nous parlons est celui qui consiste, pour le corps à ne pas souffrir et, pour l'âme, à être sans trouble.



Arthur SCHOPENHAUER – *L'art d'être heureux* (XIX^e s.)

Nous devons tenter de parvenir à ceci : considérer ce que nous possédons avec le regard précisément que nous aurions si cela nous était arraché ; qu'il s'agisse des biens, de la santé, des amis, des êtres aimés, de la femme et de l'enfant, la plupart du temps nous ne sentons la valeur qu'après la perte. Si nous parvenons à ce point, nos biens, en premier lieu, nous procureront immédiatement plus de bonheur ; et deuxièmement, nous préviendrons de toutes les manières la perte, nous n'exposerons nos biens à aucun péril, nous ne mettrons pas nos amis en colère, nous ne mettrons pas à l'épreuve la fidélité des femmes, nous surveillerons la santé des enfants, et ainsi de suite. À la vue de tout ce que nous n'avons pas, nous avons coutume de penser : « Et si cela m'appartenait ? », et nous ressentons alors en nous la privation. Au lieu de quoi, nous devrions souvent nous dire, avec ce que nous possédons : « Et si je perdais cela ? »